

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DEPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DEPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Robe de chambre. — Jupe articulée (vue ouverte et de côté). — Col carcan. — Ornement au crochet à côtes. — Deux entrées en broderie sur fil. — Quatre ronds et étoiles au crochet et frivolité. — Ceinture Renaissance. — Panier (3 dessins). — Corbeille (2 dessins). — Châtelaine porte-fl. — Costume de ville (devant et dos). — Coiffure de soirée. — Costume de voyage. — Hébus.

MUSIQUE : *Désirs du ciel*, musique de Mlle H. Will.

SUPPLÉMENT : Plancha de modes coloriées pour dîner et bal.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Robe de chambre élégante. — Modèle des magasins de la Ville-de-Paris, rue Montmartre. — Cette robe est en soie blanche, tissu capitonné à petits damiers. Elle est relevée de côté sur un jupon de soie bleu de ciel très-pâle, orné dans le bas d'un grand volant bouillonné. En dessous de ce volant se trouve un plissé de 30 centimètres de haut. La robe et le jupon ne font qu'un, c'est-à-dire ne peuvent pas être séparés. Le relevé du côté est obtenu par un large ruban en filille bleu assorti au jupon; le devant est garni d'une belle boucle en nacre. Cordelière en soie bleu, col et parements en soie bleu capitonnée, ornés d'une guipure en soie blanche. Cette même guipure forme jabot; tout le long de la robe, devant, elle est fermée par des boutons de nacre blanche.



1. ROBE DE CHAMBRE ÉLÉGANTE. — MODÈLE DE LA VILLE-DE-PARIS. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

23. Jupe articulée à branches verticales (vue à l'intérieur et à l'extérieur). — Cette jupe est l'heureux présage du retour aux bonnes traditions. Sa forme fugitive rejette en arrière toute l'ampleur de la robe. Sa tournure peut se redresser fièrement en pouf, ou se réduire au moyen d'un lacet.

Les hanches sont si bien effacées, la traine se développe avec tant de grâce et de naturel, que la taille semble plus svelte, plus mince, plus élancée.

La description de notre dessin va aisément faire comprendre à nos lectrices le mécanisme et les avantages de cette nouvelle jupe.

La lettre A désigne le lacet qui donne à la tournure plus ou moins d'ampleur. C'est, à volonté, le pouf à la mode ou la tournure élégante des robes de soirée.

Les lettres B indiquent les branches verticales et obliques unies par une articulation qui leur permet de plier comme de véritables jambes.

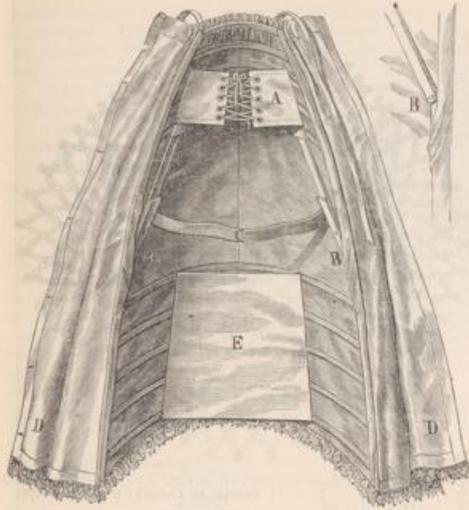
Sur ces branches reposent les demi-ares de cercle par lesquels toute l'ampleur de la jupe est reportée en arrière, sans produire de balancement ni en marchant ni en s'asseyant, et surtout sans grossir les hanches.

La lettre C désigne l'élastique, seul soutien de la jupe au-dessus des jambes, qui demeurent ainsi libres de toute gêne, de tout embarras.

Les lettres D sont les deux parties du tablier, se tournant sur le devant.

La lettre E représente la pièce d'étoffe destinée à maintenir l'écartement de la jupe.

Contenant beaucoup moins de ressorts que toutes les autres, la jupe articulée est excessivement légère. Il est facile de la plier toute montée en un aussi petit



2. JUPE ARTICULÉE, VUE DE FACE ET OUVERTE.



4. COL CARCAN.



3. JUPE ARTICULÉE, VUE DE CÔTÉ ET FERMÉE.

volume qu'une jupe ordinaire, et, pour le nettoyage, tous les ressorts se retirent à volonté de leurs coulisses.

Au bal, en ville, en voiture, partout on apprécie ses avantages; celui surtout de ne plus laisser marcher sur sa robe.

Véritable jupe de grande dame, elle donne un suprême cachet d'élégance et de distinction. Nous signalons tout spécialement cette heureuse innovation à nos lectrices. Elles peuvent s'adresser directement à l'inventeur, M. Guélie, 75, boulevard Voltaire. En lui envoyant les mesures suivantes: Tour de taille, tour de hanches et hauteur de la ceinture jusqu'à terre, elles auront, sans dérangement aucun de leur part, une jupe à l'usage, parfaitement proportionnée à leur taille.

4. Col carcan pour le matin. — Les robes et les confections à collet monté exigent des parures assorties. Notre modèle est en toile, avec une double tripleure à l'intérieur pour le rendre plus ferme; il demande une repasseuse émérite. Le plastron, à petits plis, est encadré de pattes piquées entièrement en rapport avec le col et aussi empiécées.

5. Ornement au crochet. — Notre modèle est une véritable passementerie, bien mate, dont on peut tirer grand effet.

Les feuilles se font séparément, au crochet à côtes, sans envers. On commence par six points de chaînette, on tourne autour, en faisant une augmentation à l'une des extrémités. Lorsqu'on a obtenu le V, on retourne le travail, et, prenant le point extérieur, on refait un second V, en augmentant de trois points dans l'augmentation du rang précédent; on continue toujours ainsi, tournant et retournant son travail sans couper le fil. On sait que le crochet à côtes n'a pas d'envers. Lorsque toutes les feuilles sont terminées, on les réunit les unes aux autres à l'aide d'une chaînette qui leur sert de base, ainsi que le montre si clairement notre dessin.

6-7. Deux carrés en broderie sur filet. — La broderie sur filet n'est pas, à vrai dire, de la plus entière nouveauté; cet ouvrage a quelque peu perdu de sa vogue à

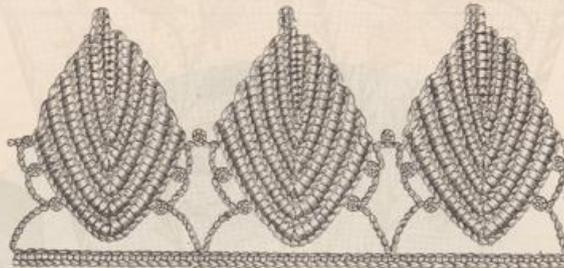
cause du prix fabuleusement bon marché auquel les maisons de nouveautés sont parvenues à l'établir; néanmoins, bon nombre de personnes aiment encore à s'exercer à cet ouvrage, et nous avons reçu durant ces derniers mois quantité de lettres nous demandant des modèles de carrés de vingt-cinq à vingt-six points. Nous donnons aujourd'hui deux carrés de vingt-six points; nous

publierons prochainement d'autres carrés de filets de points impairs.

Nos deux modèles se font au point de reprise ou point de plume; les branchages sont en point de relief sur deux branches de fil seulement; le reste, en point d'esprit, suit le tour du cadre qui est en point de toile.

Le carré n° 7 est plus compliqué et plus long. Les entourages des ornements se font en point de toile, et les arcades qui forment angles sont, en outre, bordées de points de feston; dans ces arcades, nous trouvons un mélange de points d'angles et de toile; l'intervalle entre deux arcades est rempli de points de Milan entourés de points d'esprit. Ce point se retrouve partout, et forme fond intérieur et extérieur.

Dans notre n° 87 (31^e août 1873), nous avons donné les dessins et les explications de tous ces points.



5. ORNEMENT AU CROCHET À CÔTES.



6. CARRÉ DE 26 POINTS EN BRODERIE SUR FILET.

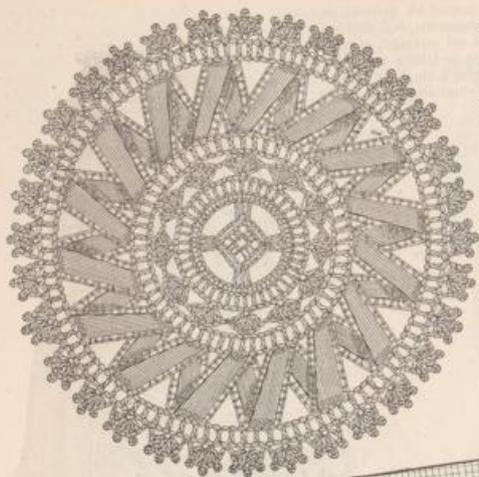
8-9. Deux étoiles au crochet et lacet Renaissance. — Ce dessin est tellement précis qu'il pourrait se passer de toute explication.

On commence par le milieu, qui est au crochet, jusqu'au rang de galerie. En faisant le rang de la galerie, on prend le pied des dents du lacet Renaissance. Les fils du lacet, aussi réguliers que possible, doivent être préparés à l'avance; il sera même bon de les bâtir légèrement, du haut et du bas, avant d'y piquer le crochet. Un rang de galerie entoure le cercle du lacet qui s'y raccorde. L'étoile se termine par un cercle de dents de feston.

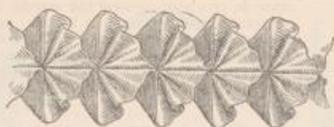
Pour un ouvrage de longue haleine, tel que voile, dessus d'édredon, etc., on reliera les grandes étoiles à l'aide de plus petites qui remplissent les intervalles. Notre dessin n° 9 reproduit un modèle en harmonie avec la grande étoile n° 8. Il est tout au crochet.

10. Étoile en frivolité. — Dans le n° 9 de la *Revue de la Mode* (portant la date du 3 mars 1872), nous avons expliqué les principes de la frivolité; ce sont ces mêmes principes qu'il s'agit d'appliquer pour exécuter notre étoile.

On exécute une bande de petits ronds inégaux, comme ceux de ce modèle; on les tourne en cercle, puis on remplit le milieu de l'étoile avec



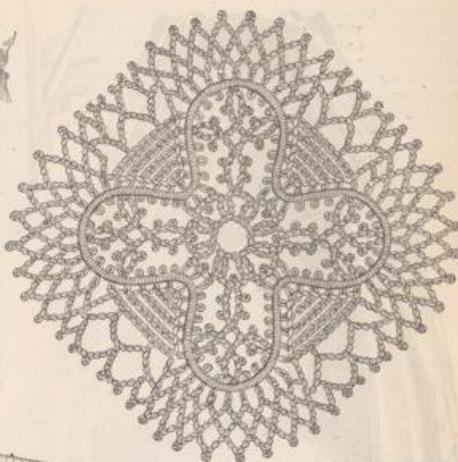
8. ÉTOILE AU CROCHET ET LACEY RENAISSANCE.



13. BUCHE POUR LE PANIER ET LE VIDE-POCHE.

et venue de chaînettes qui prennent pied sur les picots, et qui, étroites du bas, vont en s'élargissant jusqu'à la hauteur des dents. Aux deux autres rangs de dents extérieures, les chaînettes vont en augmentant de nombre, sept points à l'un et neuf à l'autre.

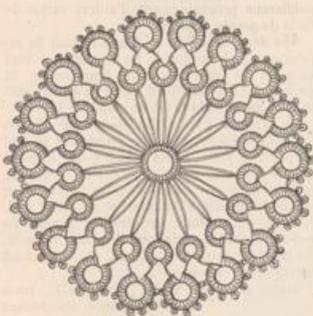
12. Ceinture Renaissance. — Modèle de M^{me} Cavally, boulevard des Capucines.



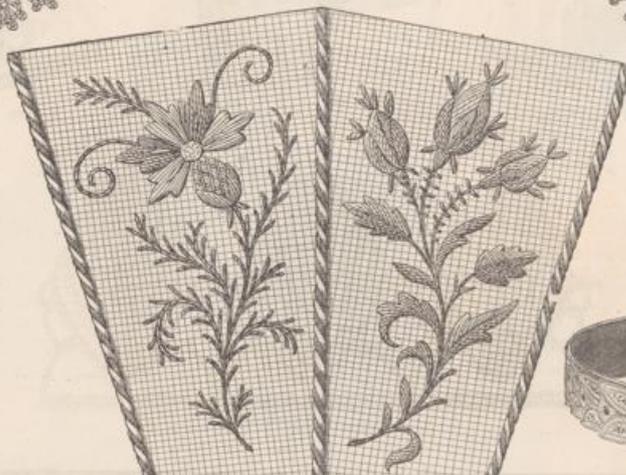
11 ÉTOILE AU CROCHET ET MIGNARDISE.

nes. — Elle est tout en cuir noir doublé de satin violet; le cuir est recouvert d'ornements en argent finement ciselés; la chaînette, en argent, sert à retenir l'éventail, qui tombe sur le côté gauche.

13 à 15. Panier à ouvrage. — Modèle de M^{me} Lecker. — Il nous sera facile de monter nous-même ce panier si coquet. Nous commençons par broder, sur ca-



10. ÉTOILE EN FRIVOLES.



14. BRODERIE POUR LE PANIER À OUVRAGE.



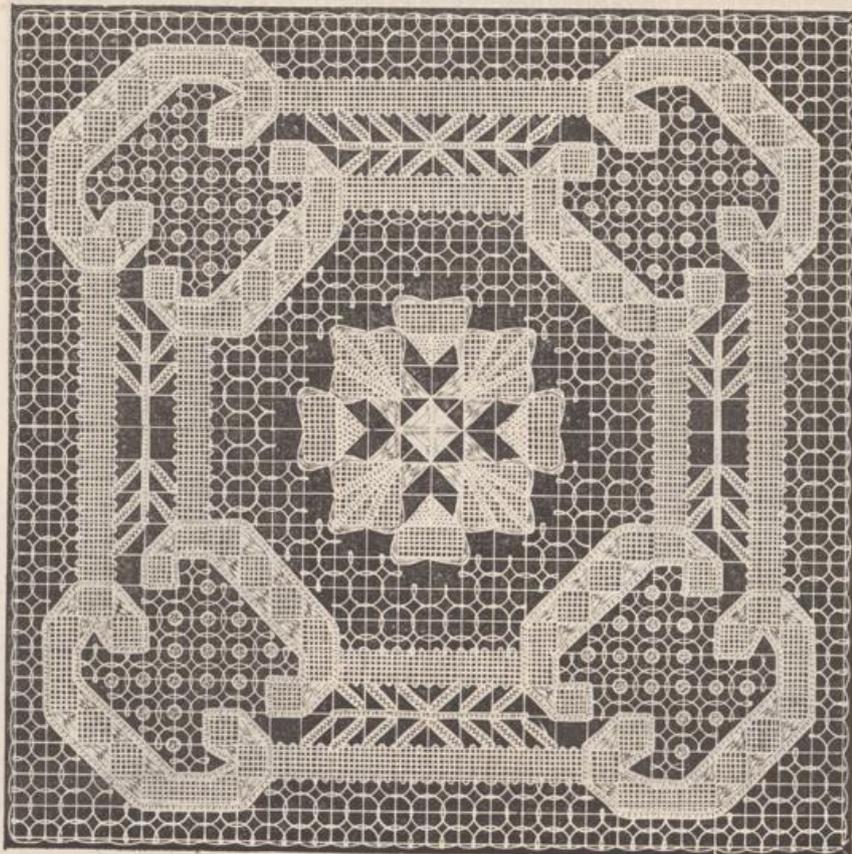
12. CEINTURE RENAISSANCE.



9. PETITE ÉTOILE AU CROCHET.

des rayons réguliers pris sur un petit anneau, également en frivolité; ces rayons servent à maintenir l'étoile dans la forme voulue.

11. Étoile au crochet et mignardise. — Modèle de M^{me} Lecker. — On commence par le rond du milieu; c'est en faisant le cercle extérieur de ce rond qu'on lance les branches des angles, qui se prennent, dans le cours du travail, sur les picots de la mignardise; cette mignardise se dispose tout naturellement en arcade. Lorsqu'une branche est terminée, le rang se continue, et, dans son cours, se prend sur les trois picots de mignardise qui forment le creux de la dent. Quant au rang extérieur, il est bien simple: pour l'extérieur de la dent, on fait cinq mailles en l'air, une demi-bride dans un picot; mais, quand il faut remplir le creux de la dent, c'est en même temps que le premier rang de mailles en l'air que ce travail s'exécute par une allée



7. CARRÉ DE 26 POINTS EN BRODERIE SUR FILET.

nevas, les côtes au nombre de dix. Cinq de ces côtes représentent des boutons de roses; les cinq autres des boutons de roses; le tout alterné. Notre dessin 14 reproduit en grandeur naturelle les deux motifs à broder au passé. Les boutons seront en soie bien nuancée; le calice vert avec treillage couleur bois; les feuillages verts, au point russe ou point à fils lancés.

Les boutons de roses seront également nuancés roses; les arrêtes d'un joli vert tendre, et les feuillages au passé de teintes variées.

Chaque des dix côtes doit être faite séparément; on obtiendra, par la couture de réunion entre chacune d'el-

les, la forme cintrée que l'on remarque à notre panier (dessin 15); cette couture est cachée ensuite par une ganse perlée de nuances assorties à la broderie, ou tout simplement de deux tons de vert. Une fois les dix côtes réunies, on les bâtit sur de la carte, afin de leur donner du soutien, et on les dispose sur un carton ovale de la forme du panier; ce carton a été auparavant recouvert intérieurement et extérieurement de taffetas bleu.



15. PANIER A OUVRAGE.

On double l'intérieur de soie piquée de même nuance. Une ruche double bien coquillée garnira le haut de la corbeille, et se retrouvera sur l'anse, qui est formée d'un carton recouvert de soie. Notre dessin 13 reproduit une partie de la ruche en grandeur naturelle.

16-17. Vide-poche ou corbeille de salon. — Modèle de M^{me} Lecker. — Nous devons nous procurer d'abord la monture du vide-poche avant de commencer notre travail, qui consiste à broder la bande qui en recouvre le tour; la hauteur de cette bande doit être proportionnée au cadre. La broderie se fait sur canevas java. Notre dessin 17 reproduit en



16. VIDE-POCHE OU CORBEILLE DE SALON.



17. BRODERIE

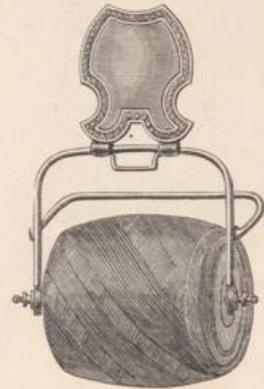
SUR CANEVAS JAVA
POUR LE VIDE-POCHE.

grandeur naturelle une partie de ce travail. Ce dessin n'est pas obligatoire; nous pouvons le remplacer, par exemple, par la bande n° 6 du numéro du 15 février, si la hauteur du cadre du vide-poche le permet. Cette bande produirait le plus joli effet. Si nous choisissons le dessin sur canevas java que reproduit notre dessin 17, nous l'exécuterons de la manière suivante. Nous broderons un petit carré en soie bleu foncé traversé d'une croix en cablé mais, puis les fleurettes en soie bleue de nuances différentes. On peut remplacer la couleur bleue par du rouge, du violet ou du vert, à volonté.

L'intérieur du vide-poche est en soie capitonnée assortie de nuance aux fleurettes de l'extérieur, ainsi que la ruche. Cette ruche est la même que celle du panier à ouvrage. Elle est représentée en grandeur naturelle par notre dessin 13. Le ruban est double; après l'avoir plissé en éventail, on en replie les deux bouts en travers sur eux-mêmes, et on recommence un autre coquillé.

La cordelière et les glands qui entourent la monture et l'agrémentent, sont assortis à la soie de la broderie.

18. Châtelaine porte-fil. — Modèle de M^{me} Lecker, 3, rue de Rohan. — Voici un instrument fort ingénieux et fort utile aux dames qui exécutent des ouvrages au tricot ou au crochet. Il se compose d'une bobine suspendue sur pivot, avec monture en cuivre doré; une agrafe en cuivre doré permet de l'accrocher à la ceinture. Une petite tringle mobile, qui se dévisse à volonté, permet de changer la note de fil ou de laine.



18. CHATELAINE PORTE-FIL.

19-20. Costume de ville. — Modèle des magasins de la Ville-de-Paris. — Ce costume, que nous reproduisons par devant et par derrière, est en drap zéphyr bleu foncé. Une première jupe est ornée derrière d'un grand volant en soie bleue assortie, bouillonné à deux têtes. En dessous de ce volant se trouve un plissé en drap, de 30 centimètres. Par devant, le jupon est orné, dans le bas, d'un large biais de faille bleue; au-dessus de ce biais, sept rangs de petites soutaches de laine, également bleues; deuxième biais de faille surmonté de cinq rangs de soutaches; puis troisième biais surmonté de quatre rangs de soutaches.

La deuxième jupe est ornée tout autour d'une fourrure de saiga argenté.



19. COSTUME DE VILLE (DEVANT).



20. COSTUME DE VILLE (DOS).

Le Christianisme par III - Modiste de New York
 et de Paris - Paris - 1874

Le Christianisme par III - Modiste de New York
 et de Paris - Paris - 1874



1874

Maison et Fabrique aux Paris

N°112

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Modistes spécialement pour la Revue de la Mode.

Corsage garni de soutache de laine bleue. Derrière le relevé de la deuxième jupe se trouve un nœud en faille bleue. Le devant du corsage et de la seconde jupe est entièrement garni de soutaches bleues. Ce qui semble être une frange, de chaque côté de cette garniture, n'est autre que la soutache qui, n'étant pas arrêtée dans le bout, est effilée et frangée et forme cet effet mousseux.

21-22. Coiffure de soirée. — Toquet Henri III; nœud de moire bronzée, avec agrément de dentelle; plumes neigeuses bleu turquoise; trois marguerites en diamant sont posées sur la moire. — Modèle de M. Philippe, 15, rue Royale, à Paris.

23. Ferronnière. — Costume de voyage en tissu beige uni et rayé de satin de même nuance. Jupons avec biais intercalés; tonique unie, bordée du même tissu rayé, posé en larges biais, ainsi que les revers de la manche. Gilet en tissu rayé, sans manches, se pesant par-dessus la tunique; boutons de nacre. — Modèle de MM. Tainturier et Caillard, rue des Jeuneurs, 16.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de grand dîner. — Robe de faille ou de satin bleu Louise; la jupe est partagée en deux parties égales; celle de derrière est ornée dans toute sa hauteur de bouillons réguliers et séparés les uns des autres par du velours bleu en bande, n° 90 à 100. Par devant, la jupe est formée d'un volant monté en fronce, puis d'un bouillonné à deux têtes retenues par une bande de velours n° 70; ce bouillonné se trouve répété deux fois au-dessus du volant, dans la hauteur du tablier.

Le corsage, à pointes devant et derrière, est ouvert carrément et encadré d'un bouillonné assorti à ceux de la jupe.

Dans les cheveux, pouf de blonde et de fleurs de fantaisie au feuillage de velours gris, s'alliant parfaitement de tons avec celui de la robe.

Toilette de bal. — Cette toilette convient surtout à une jeune fille ou à une toute jeune femme. Pour jeune fille, on pourrait supprimer la guirlande de roses qui retombe sur le haut volant.

Sur un jupon de taffetas d'Italie d'un rose tendre et formant peu la traine, nous avons d'abord un premier grand volant de tarianata de mousseline des Indes, de crêpe ou de grenadine; la grenadine, plus transparente et plus soyeuse, mais d'un prix plus élevé, devra avoir les préférences pour les personnes qui ne sont pas obligées de trop compter avec leur budget.

La tunique, bouillonnée et gonflée, est encadrée d'un ruban de taffetas rose faisant tête à un volant qui n'est que la suite du bouillonné et n'est pas rapporté. Une touffe de roses bengale retient le retroussis; de ce pouf sort la guirlande qui agrément le volant.

Sur le corsage en taffetas rose, une simple draperie voilée de grenadine est encadrée d'un ruché de même étoffe; à l'intérieur, et pour voiler un peu la poitrine, une modestie en tulle illusion aux plis répétés. Dans les cheveux, simple couronne de roses sans feuillage, avec piqué sur le sommet.

K. BOGGY.

COURRIER DE LA MODE

Parmi les lettres que je reçois, il en est qui contiennent des questions dont la réponse doit nécessairement intéresser un grand nombre de nos abonnés. Rien de mieux, ce me semble, que de donner satisfaction à celles-là dans le Courrier de la mode; la place réservée à la Petite Correspondance étant, d'ailleurs, assez exigüe, il advient qu'il est souvent impossible de répondre au très-grand nombre de questions qu'une même personne adresse parfois; dans cette causerie, au contraire, rien ne m'est plus facile, si ces questions présentent un intérêt général.



21-22. COIFFURE DE SOIRÉE (DEVANT ET DERRIÈRE). — MODÈLE DE M. PHILIPPE.

Voici, par exemple, qu'une abonnée me demande avec instances et en termes qui ne me laissent aucune alternative pour refuser ou accepter le titre de *conseiller intime* qu'elle me confère avec tant de grâce, de la guider dans la grave affaire des achats nécessaires à un mariage, soit en ce qui concerne le trousseau, les cadeaux à faire, soit même en ce qui concerne la corbeille. Son fiancé se reconnaît, me dit-elle, incapable de faire un choix judicieux et met à sa disposition une somme de 10,000 francs, dont elle

me supplie de lui indiquer l'usage, ne pouvant s'adresser à un meilleur guide, etc., etc. Je passe les trop louangeuses phrases de celle qui veut bien s'appeler ma *jeune aumône*. Nous voilà donc à la tête de 10,000 francs qu'il s'agit de bien employer; voici comment je m'y prendrais : Je ferais d'abord la part des bijoux que je désirerais; ainsi une montre Louis XV, or rouge, à remontoir, avec initiales et couronne très-fine gravées, coûtant, pour être réellement bonne, 350 fr.; un crochet ou breloquet même style, avec ciselures délicates, coûtant de 200 à 300 fr.; deux bagues, l'une en saphir avec petits brillants, 500 fr., l'autre composée de six à huit petits cercles d'or supportant chacun une pierre différente: rubis, topaze, émeraude, opale, turquoise, grenat, etc. et se contraignant sur le milieu de la bague. Cette bague vaut, selon la grosseur et la pureté des pierres, de 300 à 600 francs. Une paire de boucles d'oreilles en or, simples et peu voyantes, pour la rue, de la valeur de 200 francs environ; une autre, forme *clou*, c'est-à-dire se vissant derrière l'oreille, composée d'un seul petit brillant monté très-simplement, du prix de 400 francs. Trois étoiles, perles fines et brillantes, chacune du prix de 600 francs. Ces étoiles peuvent, à volonté, se fixer sur un petit cercle en or, ou s'attacher à des branches flexibles, au moyen desquelles elles forment diadème, ou se monter sur des épingle doubles pour être posées au hasard dans la coiffure. Ces étoiles ont aussi des ardoillons mobiles qui les transforment en broches. Elles peuvent se coudre sur un velours autour du cou, ou servir de plaque à un bracelet d'or uni. Bref, elles forment à elles seules une parure aussi complète que possible, et à l'aide de laquelle on peut varier à l'infini les effets et les combinaisons de toilette. On en complète l'ensemble par des boucles d'oreille représentant une étoile un peu plus petite que les autres. Le tout coûte, les différentes montures comprises, environ 2,800 à 3,000 francs. Il est bien entendu que cette même parure peut représenter une valeur triple; tout dépend de la grosseur des diamants et des perles, de leur eau et de leur éclat.

Je reste ici dans le cadre qui m'est tracé, j'ajouterai encore qu'on peut, au lieu d'étoiles, choisir des marguerites; ce qui est peut-être plus nouveau. A ces bijoux, il faut ajouter un médaillon émaillé, avec chiffre en poussière de brillants, ou une croix en lapis, avec perle au centre, ou une agrafe de cou, fermant un ruban de velours noir, en corail rose et étincelles, avec boucles d'oreilles assorties au bijou préféré parmi les trois que je viens de désigner pour les demi-toilettes, petites soirées, dîners intimes ou théâtre, représentant une valeur de 3, 6 ou 800 francs, ce qui donne environ un total de 5,500 francs consacrés aux bijoux offerts par le mari.

Peut-être trouvera-t-on ce chiffre un peu élevé, puisqu'il absorbe à lui seul plus de la moitié du budget; à ceci, je répondrai que la corbeille, ou plutôt les objets qu'elle contient sont des *souvenirs* que l'on doit être désireuse de garder le plus longtemps possible. D'ailleurs, la mode se déplace sans cesse, et l'on n'attache plus actuellement la même importance qu'autrefois à certains objets, comme le cachemire de l'Inde. Je ne veux pas dire qu'il soit exclu des cadeaux de mariage, seulement, quelques jeunes filles renoncent volontiers à cette acquisition d'un objet très-couteux, qui sied fort mal à beaucoup, et qui depuis assez longtemps n'est considéré que comme vêtement du soir; et cela est si vrai, que bien peu de femmes le portent de la façon traditionnelle, et, en tout cas, ce ne sont plus les jeunes mariées, qui se gardent bien de l'endosser comme jadis pour faire leurs visites de nocce. On fait avec le cachemire toutes sortes de choses ressemblant fort peu à un châle; des burnous, des rotondes, des sorties de théâtre de tout genre, même des robes de chambre; il est donc inutile d'acheter un cachemire de l'Inde très-beau, très-cher, pour le torturer à l'indé. Donc, en estimant qu'un châle de 1,500 fr. est très-suffisant, je reste dans le vrai.

Il y a maintenant les dentelles. Il faut 9 mètres de beau chantilly, à 70 fr. le mètre, 630 fr.; avec les garnitures du corsage, cela fait 800 fr.



23. FERRONNIÈRE, COSTUME DE VOYAGE. MODÈLE DE MM. TAINURIER ET CAILLARD.

environ; un fond carré de 400 fr., pouvant se draper et s'utiliser suivant la mode; puis quelques mètres de dentelle de Bruges, valant de 35 à 40 fr. le mètre, 400 fr. Si cela plaît à la jeune fille, une robe-tunique et corsage décollé en fine dentelle lama blanche, 300 fr.

La fourrure étant une chose qui change de mode, je ne m'en occuperai pas; ce détail concerne d'ailleurs le trousseau dans lequel sont également comprises les robes. Aujourd'hui, nos couturières un peu habiles préfèrent de beaucoup fournir les étoffes, et j'ai, par expérience, fait le calcul qu'il y avait économie à adopter ce procédé quand il s'agit de robes d'un certain prix. La façon, les détails, les garnitures, tout cela, ajouté au prix d'achat, atteint très vite le même prix qu'une seule commandée en bloc chez la couturière.

Donc pas d'étoffes dans la corbeille, si ce n'est pourtant, selon le désir de la jeune fille, une pièce de velours noir ou en couleur et une en satin, d'une valeur de 1,000 fr. à elles deux. Ajouter à cela un éventail de 100 à 150 fr., un mouchoir en dentelle, un livre de mariage, 100 fr., un flacon à bouchon ciselé en or, 100 fr.; quelques menus objets, valant ensemble 500 fr., et qui représentent la *fantaisie des deux fiancés*, et nous aurons notre chiffre:

Je récapitule:

| | |
|-----------------------------------|-----------|
| Bijoux..... | 5,500 fr. |
| Cachemire..... | 1,500 |
| Dentelles noires..... | 800 |
| Dentelles blanches..... | 400 |
| Tunique en lama..... | 300 |
| Pièces satin et velours..... | 1,000 |
| Eventail, mouchoirs, flacon, etc. | 500 |

10,000 fr.

Il va sans dire que ceci est un aperçu général qui peut et doit être modifié, suivant les goûts de chacune. Quant au trousseau, j'ai donné un détail complet venant d'un excellent magasin, d'après lequel on peut le composer à son gré et du prix que l'on veut y consacrer. En général, le trousseau doit représenter une valeur égale à celle de la corbeille; cependant, je ne pose pas cela comme une règle, loin de là. C'est, bien entendu, la famille de la jeune fille qui fait le trousseau, qui comprend la robe de mariage et autres robes, le linge de maison.

La dépense faite pour le mobilier est, en général, partagée également. On me demande de poser des bases à cette dépense, étant donné le chiffre de la corbeille; mais je dois prendre un autre point de départ.

Pour se permettre sans foule d'offrir à sa fiancée une corbeille de 10,000 fr. et que tout soit en rapport, il faut nécessairement que les fortunes réunies du ménage représentent au moins, toute dépense pour le mariage prélevée, en province, 15,000 fr. de rente, 20,000 à Paris, où la vie est beaucoup plus chère.

Avec ce revenu, un mobilier de 12 à 15,000 fr. est, je pense, l'indispensable, quand on est forcé de tout acheter. Je ne compte pas, bien entendu, l'argenterie, la vaisselle de luxe, qui sont en général données à titre de cadeaux par les grands-parents et les amis intimes. Ceci posé, il est facile de réduire ou d'augmenter proportionnellement, suivant la fortune de chacun.

La place me manque pour traiter la question des cadeaux, aux pères, sœurs, cousins et cousines. De la part de la jeune fille, ce sont de petits souvenirs sans importance; le fiancé seul a un cadeau de quelque prix à faire à sa future belle-sœur, s'il en a une. Ce cadeau peut consister en un bijou, un éventail, un beau livre de messe accompagné du carnet de visites, etc.

M. DE S.

LETTRES PARISIENNES

VII

M^{me} Marie de Saverny à M^{me} Laure de B.

Je viens, ma chère Laure, de recevoir la cendre symbolique. Le carnaval est mort et le carême commence, ce qui devrait vouloir dire: le temps des jours de fêtes est passé, celui de la pénitence est venu. Mais, hélas! il faut en convenir, il y a bien peu de différence entre le carnaval et le carême, dans ce qu'on appelle le monde à Paris.

L'élan est difficile à donner; on s'attarde indéfiniment à la campagne, afin de ne pas être forcé de donner l'exemple.

M^{me} de X... attend, pour ouvrir ses salons, que la baronne de C... ait commencé à recevoir; mais, aussitôt que le premier flot d'un orchestre de danse a retenti, on secoue cette torpeur, on se pique d'émulation. On danse bientôt à tous les étages, dans les hôtels les plus somptueux comme dans les appartements les plus modestes. C'est une rage, une folie que la leçon d'humilité du mercredi: des cendres ne parvient pas à calmer. Les plus sages s'arrêtent à la mi-carême, et s'ils font en ce moment un temps d'arrêt, c'est pour reprendre haleine, et recommencer de plus belle après Pâques.

Il est vrai que la plupart des jeunes femmes qu'entraîne le tourbillon mondain n'y entendent pas malice, et même de front, de la meilleure foi du monde, le plaisir et la pénitence. J'en sais même qui sont allées incliner, sous le *memento quia pulvis es* de leur pasteur, un front encore orné de fleurs que couvrait avec soin une sombre mantille noire. Après avoir dansé jusqu'au jour, on est bien lasse le lendemain! Se lever pour aller à la messe est une fatigue cruelle, et cependant on ne veut pas manquer à un devoir. Voilà pourquoi, en rentrant du bal, on passe par l'église, afin de n'avoir rien à se reprocher. Et ne crois pas que j'invente, ma chère Laure, je connais une tête légère à qui cette pensée a surgi, et qui n'a pas hésité une seconde à la mettre à exécution.

Je pense, ma chère Laure, que tu n'oseras plus m'accuser de fatalisme parisien, et me reprocher, ainsi que tu l'as fait dans ta dernière lettre, de vanter sans cesse les mérites et la gloire de Paris aux dépens de la pauvre province. Ce reproche m'a été sensible, car je me pique surtout d'impartialité absolue dans mes jugements; du reste, je t'en donne aujourd'hui la preuve; je n'hésite pas à déclarer combien je préfère à la noie futilité mondaine les mœurs simples et régulières de la province, où le plaisir et le devoir sont sagement pondérés, où l'on danse à une certaine époque, où l'on prie, où l'on s'occupe de bonnes œuvres et telle autre. Il résulte, j'en suis certaine, de cette disposition raisonnable du temps un avantage précieux pour l'organisation générale de l'existence.

Tu m'as demandé souvent de te dire mes idées générales sur l'éducation que l'on doit donner à ses filles; peut-être profiterai-je du temps de *relâche* que me donneront les derniers jours de carême pour t'envoyer le résultat de mes réflexions sur ce sujet délicat. J'ai fait cet hiver pas mal d'études curieuses sur nos jeunes filles, et que tu trouveras intéressantes, je pense, au point de vue qui nous occupe. Mais avant de monter dans ma chaire de pédagogue, je ne dois pas manquer de t'entretenir d'une nouvelle qui met en ce moment tout Paris en révolution.

Il n'est question partout que d'une fête splendide pour laquelle M^{me} de Sévigné eût épuisé, sans parvenir à en donner une juste idée, tout le vocabulaire de ses plus mirifiques épithètes. Cette fête sera donnée le 12 mars, jour de la mi-carême, au Palais de l'Industrie, par M. Debrousse, directeur du journal *la Presse*, qui, dépensera pour cela 600,000 francs et lancera quarante mille invitations.

Que dis-tu de ce projet, ma chère Laure? N'est-il pas réellement fantastique, incroyable? Eh bien, non! Il paraît que c'est bien décidé, puisque déjà une commission, composée des directeurs de journaux de la presse parisienne et des journalistes les mieux posés, prête à M. Debrousse son concours pour l'organisation de ce festival sans pareil.

Naturellement, chacun raconte à sa façon les projets de cette commission. Moi aussi, j'ai eu quelques détails que je crois tenir de bonne source; et, d'ailleurs, il paraît que, quoi qu'on dise, quoi qu'on annonce, aucune supposition ne saurait atteindre à la réalité. Voici donc ce qu'un ami bien informé m'a raconté.

On dit que la vaste enceinte vitrée sera transformée en salle de bal, et qu'un orchestre merveilleux sera placé au centre, sous une estrade brillamment illuminée; on dit que les serres de tous les pépiniéristes de Paris seront dévahlées pour orner le périmètre de la salle de danse, et que les milliers de bees de gaz formant l'éclairage seront distribués dans les corbeilles fleuries des feuillages des arbustes de tous genres qui relèveront entre eux des girandoles lumineuses.

Les galeries du haut serviront de promenoirs, de balcons, desquels on aura la vue réellement magique de la salle de bal. On dit que vingt buffets admirablement servis offriront aux quarante mille invités les rafraichissements les plus exquis et même tous les éléments d'un souper substantiel; on dit enfin que les salons, transformés en *bon retro* pour les danseurs fatigués, seront autant de merveilles de goût et de richesse. Que sais-je encore, et que ne dit-on pas!

Ce qu'il y a de certain, c'est que les couturières, les marchands de fleurs, de gants, de rubans, sont dans l'enthousiasme: quarante mille femmes à habiller! Il y aura certes une part pour chacun. Déjà on s'agite pour les invitations, et je suis bien certaine qu'à l'heure où je t'écris plus de cent mille demandes sont parvenues à M. Debrousse. J'oubliais de te dire que M^{me} la maréchale de Mac-Mahon a

accepté, avec empressement, la présidence de cette fête; elle a même bien voulu s'entourer d'un escadron de jeunes et charmantes femmes qui doivent lui servir d'aides de camp et présenter aux nombreux invités une bourse dans laquelle tombera, nous l'espérons, une abondante amonée destinée aux pauvres de la ville de Paris.

Mais ce n'est pas tout, voilà que le com merce parisien s'est piqué d'honneur en face de tant de générosité, et déjà, de ce côté, on se prépare à rendre collectivement à M. Debrousse une fête non moins splendide. Nous allons donc nous trouver au milieu d'une lutte de magnificence, acteurs joyeux de ces tournées.

Mille amitiés, ma chère Laure, de ta bien affectionnée
MARIE DE SAVERNY.

UN CŒUR DE MÈRE

(Suite et fin)

Les dernières heures du jour passaient par les persiennes, toujours fermées, et éclairaient d'une clarté incertaine et triste le sombre appartement. Un domestique y parut un moment, il alluma le feu, posa une veilleuse sur la cheminée et sortit.

Alors M^{me} Marinteu et le colonel remarquèrent le désordre de la chambre. On avait copié avec la plus grande exactitude le dérangement que la pauvre folle exécutait régulièrement tous les soirs; il y avait en plus contre la cheminée un petit guéridon sur lequel étaient placés des morceaux de bois blanc, de l'écorce de sapin, et une boîte de menuiserie contenant des instruments moitié outils, moitié joujoux. Arthur, consulté sur le souvenir de ses soirées, s'était rappelé que, pendant ses vacances passées à la Loge, son plus grand divertissement, le soir, était de taillader le bois et de sculpter l'écorce. Sa mère, assise vis-à-vis de lui, travaillait en le regardant faire, et admirait complaisamment les grossières ébauches du petit artiste.

Derrière leur paravent, les trois observateurs commençaient à trouver l'attente longue, quand ils entendirent enfin la porte de la chambre de M^{me} Garnier se fermer; presque aussitôt une clef grinça dans la serrure de celle d'Arthur. Le docteur Crossel prit son lorgnon et ses yeux se braquèrent de ce côté. La porte s'ouvrit et M^{me} Garnier parut sur le seuil.

Elle s'arrêta étonnée en voyant l'appartement, qu'elle s'attendait à trouver obscur, éclairé par la leur vive de la flamme du foyer et par la leur terne de la lampe. Elle entra lentement, avec hésitation, et, son bougeoir en main, elle passa devant le bureau, devant la commode, devant tous ces objets épars, regardant curieusement, se baissant pour pa'per et se parlant vite et bas. Son agitation redoubla quand elle approcha de la cheminée, son doigt se posa tremblant sur son livre ouvert, sur la petite casquette ronde, sur un morceau de bois dans lequel une scie fine enfonçait ses dents d'acier, et elle demeura cinq minutes la tête penchée, regardant du guéridon. Ses redressant tout à coup, elle regarda autour d'elle avec des yeux hagards pleins d'une inexprimable angoisse, et s'élança vers le lit.

Les témoins invisibles de cette scène hétéroclite. Les rideaux de l'alcôve étaient fermés, et devant cette fragile barrière, la folle, de plus en plus émue, de plus en plus intriguée, recula. Cela mettait le comble à sa surprise, à son effroi. Enfin elle avança le bras avec une hésitation marquée, et, par un geste violent, elle les écarta. Les anneaux roulaient sur la tringle de fer, et le lit se trouva éclairé en plein. Sur l'oreiller reposait une tête couverte d'une masse de cheveux blonds tout emmêlés, les lèvres roses du jeune dormeur, ouvertes à demi, laissaient passer un souffle léger, un de ses bras pendait hors du lit, l'autre, replié, couvrait le haut du visage et allait plonger dans les cheveux d'or une main fine et blanche comme une main de femme.

M^{me} Garnier, à cette vue, poussa un cri sourd, détourna la tête et tendit les mains en avant comme pour repousser une vision; puis ses yeux, horriblement dilatés, cherchèrent de nouveau le jeune homme endormi; il était là, couché et immobile. Alors elle alla prendre le bougeoir sur la cheminée. Les draps du lit eurent des soulèvements qui eussent pu faire penser que le cœur de ce dormeur si calme battait à lui fendre la poitrine, et sa respiration si régulière se précipita. Son bougeoir à la main, la mère d'Arthur s'avança tout près du lit cette fois; elle regarda de nouveau, mais sans oser l'approcher de trop près, ce jeune visage qui ne lui apparaissait qu'à demi, elle toucha les cheveux et prit la main qui pendait sur les couvertures, une main molle, qui était bien de chair et d'os. L'émotion l'envahissait, sur sa figure passaient des expressions étranges. Un moment elle se pencha haletante, comprimant son front sous ses doigts, et, par un brusque mouvement, elle repoussa le bras importun. Un profil d'homme, fin et pur, se détacha sur la tapisserie d'un vert sombre, les yeux s'ouvrirent, les deux bras se levèrent à la fois, entourèrent son cou, et une voix douce, tendre, pénétrante, dit: «Maman!»

A NOS ABONNÉES

L'administration de la *Revue de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnées, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette : nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a l'eint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée de la *Revue de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal justifiant de son abonnement, et ce jusqu'au 31 mars 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houpe en cygne, du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de deux francs.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 fr. pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire trois francs, pour recevoir franco dans toute la France.

Toute demande pour Paris ou les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée franco à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

LA MUSIQUE

La c'arman'e page musicale que nous donnons aujourd'hui dans la *Revue de la Mode* est tirée de l'un des recueils de cantiques que vient de faire éditer une femme aussi modeste que savante musicienne, M^{lle} Wild. J'ai parcouru ces recueils avec un plaisir extrême et j'ai été tout à tour charmée par le talent extrême et par le sentiment mélodique que révèlent ces cantiques; ce sont autant de petits chefs-d'œuvre pleins de grâce et de charme.

Dans quelques jours nous publierons encore une des compositions de M^{lle} Wild, et nos abonnées nous sauront gré, je crois, de leur avoir fait connaître cette œuvre charmante.

MARIE DE SATERNY.

DÉSIRS DU CIEL

O régions si belles,
Ou tout comble les vœux!
Ah! que n'ai-je des ailes
Pour m'envoler aux cieux.

Quand vous contemplerai-je,
O céleste séjour!
Quand, ô mon Dieu, serai-je
Avec vous pour toujours?
Ah! comble z mon attente,
En m'attirant à vous;
Mon âme languissante
Ne désire que vous.

O régions si belles,
Ou tout comble les vœux!
Ah! que n'ai-je des ailes
Pour m'envoler aux cieux!

Partons donc, ô mon âme,
Quittons ces tristes lieux;
D'une divine flamme
Allons brûler aux cieux.
Non, non, toute la terre
Ne peut remplir mon cœur.
Qui peut me satisfaire?
Vous seul, vous seul, Seigneur.
O régions, etc.

Quoi! tant d'hommes avides
Des faux biens d'ici-bas!
Et les seuls biens solidés
On... e les cherche pas!
Je méprise la terre,
Ses honos et ses plaisirs;
Non, rien ne peut m'y plaire;
Au ciel sont mes d. sirs.
O régions, etc.

mél, c'est un hôte impossible; mais si vous aviez soixante-quatre ans et que vous vous trouvassez en pleine goutte, vous conviendriez peut-être avec moi qu'il faut pour combattre les idées noires autre chose que la solitude et le calme des champs, fussent-ils éclairés par le plus éclatant des soleils.

— La v le trois et deux cinq, gagné.

C'était le colonel qui jetait ce cri de triomphe, qui annonçait la fin de la partie. En ce moment, la porte s'ouvrit devant Arthur et sa mère. M^{me} Garnier était vieillie, mais étonnamment fortifiée, la cure était complète; Ar hur avait un physionon le rayonnante de bonheur.

— Vous êtes-vous occupé de nous, jeune homme? lui demanda M. Crossel.

— Oui, monsieur, répondit Arthur. J'ai le déplaisir de vous annoncer que votre voiture vous attend.

— Tu entends, Mariteau? dit M. Crossel.

Et il se leva pour prendre congé, l'heure du départ avait sonné. Dans les adieux qui s'échangèrent, il y eut une nuance d'affectueux regrets qui n'étonna personne. Il y avait désormais entre tous ces personnages des souvenirs qui ne pouvaient être oubliés. Le cœur des habitants de la Loge débordait de reconnaissance envers l'illustre praticien; le docteur, de son côté, s'était pris pour eux d'une amitié sincère. La goutte l'avait retenu à P... plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu, et Mélie, devenue la femme d'Arthur, avait rivalisé avec lui de soins tendres et d'at entions ingénieuses. C'était leur cœur qui payait sa dette. Grâce à elle, il avait pris patience, elle avait victorieusement combattu par sa gaieté et son esprit ses dispositions chagrines. Aussi était-ce avec un regret bien senti qu'il se séparait de la jeune femme, et il accueillait avec un sourire qui équivalait à une promesse cette phrase que Mélie prononça avec ce son de voix sympathique qui lui et si particulier :

— Non pas adieu, monsieur, ne répétez pas ce mot solennel, mais au revoir, n'est-ce pas?

Arthur et Mélie voulurent accompagner leurs hôtes aussi loin que possible, et ils descendirent avec eux.

Debout sur le perron, appuyés l'un sur l'autre, les deux époux assistèrent au départ, et ils demeurèrent silencieux tant que la voiture qui emportait leurs amis fut en vue.

La pluie avait cessé, le vent s'était soudain calmé, le ciel s'éclaircit, et sous un nuage aux contours dorés passèrent des rayons qui annonçaient que le soleil allait se montrer.

Mélie regarda alternativement la partie sombre du ciel, celle où les nuages refoulés s'élevaient furastés, noirs et encore menaçants, et le coin bleu au milieu duquel le soleil se dessinait sous sa nue lumineuse.

Puis ses yeux, au doux et pénétrant regard, cherchèrent les yeux d'Arthur, son bras pressa son bras, et, lui montrant d'un geste rapide l'azur éclairé de rayons :

— Il n'y a pas d'horizon sombre qui ne s'éclaircisse, dit-elle. Dieu en soit béni!

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

FIN

LES MENUS DE LA SAISON

Février

MENU D'UN DINER MAIGRE

- Polaga à la purée de haricots.
- Saumon fumé.
- Matelote de carpes.
- Croustade de nouilles.
- Croquettes de fonds d'artichauts.
- Galantine d'anguille.
- Champignons farcis.
- Pommes au riz.

La cherté du café en augmente la falsification. Les consommateurs ne peuvent trop se mettre en garde contre elle. Parmi les divers modes de falsification du café, il en est un terrible par la difficulté qu'on a à le reconnaître. Je crois utile de l'indiquer :

Les distillateurs, les glaciers, les pâtisseries, les confiseurs, les chefs d'office, etc., etc., emploient beaucoup de café en grains torréfiés, pour obtenir ce qu'ils appellent l'essence de moka, et donner à diverses préparations le goût du café sans qu'elles en aient la couleur. Dans certains cas, on jette ce café brûlant dans une crème, et on l'en retire après plusieurs heures; dans d'autres cas, on le fait bouillir ou on le distille. Quel que soit le procédé employé, ce café a perdu toute sa force, toute sa saveur, mais il n'a rien perdu de son aspect, et quand on le fait sécher, on peut le mêler à du café n'ayant point servi sans que l'œil le plus exercé puisse reconnaître la fraude. C'est au goût seulement que cette falsification peut se reconnaître.

Lors donc qu'on achète du café en grains torréfiés, et c'est le plus grand nombre, il faut choisir qu'on ne trouve parmi les plus luisants et les broyer un à un entre les dents. S'ils ont servi, ils n'ont plus de parfum, presque plus d'arôme et sont toujours moins durs que ceux qui n'ont pas servi.

LE BARON BRISSE.

Une voix perçante et rauque, sauvage et vibrante d'amour, cria : « Mon fils! »

Le lorgnon échappa aux doigts tremblants du docteur Crossel, et derrière le paravent on entendit un double soupir étouffé. Mais le docteur fit un signe, et personne ne bougea.

Arthur s'était soulevé sur son séant, il tenait dans ses bras sa mère à demi morte, et, la tête sur son épaule, sanglotait convulsivement.

— Ma mère, murmura le jeune homme, dont le visage ruisselait de larmes, n'a mère, me reconnais-tu?

Et au milieu des sanglots on entendit une voix sourde, brisée, qui balbutiait :

— Oui, mon fils, mon enfant, Arthur.

— Elle est sauvée, dit à voix basse M. Crossel, qui, n'y voyant plus, essayait les verres de son lorgnon, sans s'apercevoir que c'étaient ses yeux qui étaient troubles.

Quand il jugea qu'il était prudent de faire cesser cet épanchement, qu'il n'était pas sans danger, il dérangea sans bruit le paravent et fit à Arthur un geste que ce jeune homme comprit. Il n'était qu'à demi déshabillé, il se leva; et, prenant sa mère dans ses bras, il la porta dans son appartement.

X

APRÈS LES LARMES, LES SOUKIRES

C'était par un jour pluvieux de la fin de l'automne. Dans le grand salon de la Loge se trouvaient quatre personnages : le colonel Garnier et M. Mariteau qui faisaient une partie d'écarté; le docteur Crossel et Mélie qui causaient. Le docteur appelait Mélie : « madame, » et d'ailleurs son nouveau titre de jeune femme se révélait dans les détails de son élégante toilette du matin.

Un feu clair brillait dans la cheminée, et ils s'entretenaient gaiement comme des gens peu disposés à subir la triste influence d'une atmosphère pesante et chargée d'orage.

— La Loge est-elle solide? demanda tout à coup le docteur en souriant; il fait un vent à démolir une maison.

— Soyez sans crainte de ce côté, répondit le plus gravement du monde le colonel, je l'ai vu bâtir et je réponds de sa solidité.

— Trois à, mon cher Mariteau; vive cette sorte d'égalité, au moins on lutte, et la partie n'est pas enlevée d'un coup.

— Il faut avouer, madame, disait M. Crossel, que vous ne pouvez tomber sur un plus mauvais ten ps pour votre prise de possession.

Et il ajouta, en hochant la tête et en lançant vers la campagne un coup d'œil peu bienveillant :

— Quel que vous en diiez, jeune femme, la campagne, en hiver, ou par une journée comme celle-ci, n'est pas séduisante.

— Ma mère et Arthur l'aiment, je veux l'aimer, répondit Mélie avec un adorable sourire. D'ailleurs, qui sait, docteur, si je ne pourrais pas vous prouver que le mauvais temps est aussi supportable à la campagne qu'à la ville.

— Voyez, madame, tâchez de me prouver cela, et en retour, j'essayerai de me procurer un rayon de la lune pour vous faire une robe qui, ma foi, vous irait fort bien.

— Vous plaisantez, docteur, et on dirait que vous avez lu *Peau d'Ane*.

— Eh! pourquoi pas? si *Peau d'Ane* m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême. C'est votre ami La Fontaine qui le dit. Mais revenons à nos moutons : votre preuve s'il vous plaît?

— Mon père et vous, monsieur, je vous prends à témoin, dit plaisamment Mélie, je commence. A la ville, la pluie tombe retentissante sur les toits et sur les pavés, coule noire et bourbeuse dans les ruisseaux, c'est triste et sale; le vent fait grincer les girouettes, battre les personnes, c'est monotone et agaçant. A la campagne, c'est différent. La pluie brille sur les feui les vertes et tombe sans bruit sur l'herbe; le vent dans les arbres a tout un langage. Écoutez plutôt. Tantôt c'est un murmure vague et doux, tantôt des voix menaçantes, des gémissements confus, des bruits de voiles froissées, et cela endort la pensée, cela allume la rêverie; entre le vent et vous il s'établit une sorte de courant sympathique, vous écoutez, charmé, c's voix aériennes et mystérieuses qui parlent à votre âme.

Ici, M. Crossel interrompit Mélie, qui s'animait.

— Madame, dit-il, je vous prends en flagrant délit, vous parlez de cela en poète, et les raisons des poètes sont toujours des raisons creuses auxquelles les mortels sensés n'accordent qu'une mince valeur. Votre argumentation est jolie, image, mais c'est pauvre comme preuve! Que la pluie roule sur le pavé ou sur des feuilles, c'est toujours de la pluie, c'est-à-dire de l'eau versée par d'affreux nuages gris; que le vent souffle dans une rue ou chante dans les arbres, c'est toujours un bruit atristant, sinistre, à vous donner le spleen.

— Oh! le spleen, docteur, dit Mélie, j'espère bien ne jamais le connaître.

Le vieil laud sourit.

— A votre âge, madame, dit-il, et en pleine lune de

DESIRS DU CIEL

MUSIQUE DE M^{lle} H. WILD

Andantino espress.

CHANT. *p* O re-gions si bel-les, Où tout comble les vœux! Ah! que n'ai-je des

PIANO. *p*

riten. ai-les Pour m'envo-ler aux cieus Quand vous contem-ple-rai-je, O cé-les-te se-jour! — Quand, ô mon Dieu, se-rai-je A-vec vous pour tou-

riten. jours? — Ah! comblez mon at-ten-te, En m'ôt-tirant à vous. Mon â-me lan-guis-san-te Ne de-si-re que vous. O re-gions si

avec rall. *a Tempo* *p*

ritard *a Tempo*

bel-les, Où tout comble les vœux! Ah! que n'ai-je des ai-les Pour m'envo-ler aux cieus! Par-

dim.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

La Veloutine Viard, inventée par M. F. Viard, parfumeur-chimiste, 2, place du Palais-Royal, à Paris, a atteint un tel degré de perfectionnement, qu'elle est adoptée aujourd'hui par tout le monde élégant.

Elle est insalvable, adhérente, invisible, et donne au visage le velouté, la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse, sans altérer la peau, pour laquelle elle est d'un usage salutaire.

Sa vogue, toujours croissante, prouve sa supériorité incontestable.

L'inventeur, M. Viard, dans le but d'assurer à son produit un succès durable, s'est attaché à n'employer pour sa fabrication que des éléments essentiellement hygiéniques, et pouvant supporter sans crainte l'analyse la plus minutieuse.

Les parfums ont leur mode et leur vogue; il y a des moments où le goût du jour se porte vers les parfums doux, légers; d'autres fois, ce sont les odeurs fortes, résistantes qui ont le succès et la faveur du public.

Voici pourquoi, et grâce à ces considérations, la maison Ed. Pinaud a édité autant de parfums que la création compte de fleurs dans son parler universel. La violette de Parme, cette préférée de tous, est toujours ce que l'on trouve de fin et d'exquis dans la maison Pinaud, 30, boulevard des Capucines.

Eau de toilette, extrait pour le mouchoir, pommade fine et onctueuse, vous demandez tous à la violette de Parme son arôme suave et poétique; c'est grâce à cette fleur si adorée que la maison Ed. Pinaud et Meyer a remporté de si éclatants succès.

Comme odeur pénétrante, il y a l'ylang-ylang des Indes, qui ressemble au lilas de Perse et au muguet en fleurs; l'ylang-ylang est extrêmement apprécié par la gent aristocratique, et le high-life en fait ses délices.

Plus l'épiderme est délicat, plus de dangers le menacent. Une piqûre d'insecte, un rayon trop ardent du soleil, un caprice de la bise suffisent pour altérer le visage. Comment lutter contre les taches, les boutons, les affluences, les

taches de rousseur qui pétrissent la beauté dans son germe? Que de remèdes ont été employés, mais combien peu sont efficaces! La Crème Simon est une recette intailable, qui rend à l'épiderme son éclat et sa pureté. Une légère

application de cette crème répare instantanément les désastres causés par les affections du tissu dermal.

Ajoutez-y un composé de la poudre Figaro, composée sans bismuth, et le teint reprend sa fraîcheur; la peau, ex-purgée de tous parasites, recouvre sa souplesse et ses tons lisses.

La Crème Simon et la poudre Figaro, essentiellement hygiéniques, assurent pour toujours la santé du derme. (A la Tour de Nesles, 3, boulevard des Italiens, et chez les principaux parfumeurs et pharmaciens.)

Succès. Cuir de Russie, Pozza, Fraises au champagne! Valses.

HYGIÈNE ET COQUETTERIE

Dans les contes orientaux, tous les prodiges sont attribués aux enchantements des génies et des fées, comme dans la légende chrétienne tout le côté merveilleux devient miracle.

L'imagination des hommes arrive à dépouiller la nature pour revêtir de sa puissance des esprits créés par la fable et par la poésie.

Telle princesse recouvrait-elle sa beauté, sa fraîcheur, tout le mérite en revenait à quelque cause surnaturelle. Cette jeunesse subitement rendue était l'effet de la Rosee d'Orient, aujour-d'hui propriété exclusive de l'Office hy-giénique.

Le célèbre docteur Liceti, de Padoue, en avait décou-vert la recette sous le nom de *Ruginata del viso*, dans un manuscrit oriental, au profit de Ninon de Lenclos, qui garda le secret et charma ainsi plusieurs générations.

L'Office hygiénique livre la Rosee d'Orient à toutes les femmes qui ont le désir bien légitime de rester belles. (50 fr. le flacon.)

Le Blanc de Paros, de la même maison, 17, rue de la Paix, ensoleille la physionomie avec un éclat de marbre grec; le Rose de Chypre prête à l'épiderme les teintes tendres et diaphanes de l'aurore.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Merci, Verdun!... modèle d'abnégation et de patriotisme!

PARIS. — A. BOURDILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.